

# JOURNAL DE LA HAYE.

**PRIX DE L'ABONNEMENT.**  
 La Haye. Provinces,  
 pour un an . . . 26 fl. 30 fl.  
 six mois . . . 14 » 16 »  
 trois mois . . . 7 » 8 »

**PRIX DES INSERTIONS.**  
 Les 5 premières lignes 1 fl. 50 timbre  
 compris et 10 cts. par ligne en sus.

**BUREAU DE LA REDACTION**  
 à La Haye, Lager Nieuwstraat  
 derrière le Prinsgracht, No. 10  
 BUREAU POUR L'ABONNEMENT  
 ANNONCES  
 Chez M. Van Weelden, libraire,  
 Spui, à La Haye.  
 Les lettres et paquets doivent être  
 envoyés à la direction française de poste.

La HAYE, 22 Avril.

Avant-hier au soir, vers les onze heures, le Roi est arrivé dans la capitale et descendu au palais. Hier matin S. M. a donné audience aux autorités civiles et militaires, ainsi qu'à un grand nombre de particuliers. Ensuite il y a eu dîner à la Cour.

A sept heures, un quart le Roi a quitté Amsterdam pour revenir à La Haye, où il est arrivé vers 8 heures et demie.

L'Amsteldamsche Courant dit que c'est lundi prochain que le Roi et la Reine, accompagnés du Prince et de la Princesse Orange et des Princes Alexandre et Henri des Pays-Bas, se ren-

dront à la Haye. On apprend que le Roi a été reçu à la Haye par le chevalier de Lion-Neerlandais aux pasteurs de l'église réformée d'Amsterdam, MM. van der Meulen, Weyland et Wildschut; à MM. Ebeling, van Veghen, Jhr. C. Dedel et van Sommeren Brand, commissaire des contributions et des accises de la ville d'Amsterdam.

Le 19 de ce mois est arrivée en rade de Flessingue la frégate royale de Zwaluw, venant des Indes-Orientales et ayant à bord les présents que l'empereur du Japon envoie au Roi; le commandant du Zwaluw, le capitaine de marine 't Hooft, les remettra aujourd'hui à S. M.

Nous apprenons que tous les officiers qui ont fait partie de l'ambassade du Japon ont été très-gracieusement accueillis par l'empereur qui leur a fait parvenir de riches présents.

Dans la séance d'hier de la Seconde Chambre des Etats-Généraux il a été donné lecture du rapport de la section centrale sur le projet de loi portant augmentation conditionnelle des droits d'entrée et de sortie. La discussion sur ce projet aura lieu dans la séance de vendredi prochain.

Il a été également donné lecture du rapport sur le projet de loi concernant la réorganisation du code pénal. Le jour de la discussion sera fixé ultérieurement.

M. Nedermeyer van Rosenthal, auteur de la proposition tendant à la révision et au retrait de diverses dispositions de la Loi Fondamentale, relatives aux droits de vote et d'élection, vient de répondre aux objections contenues dans le rapport préliminaire de la section centrale sur sa proposition.

L'opinion défavorable, est-il dit dans la réponse de M. Nedermeyer van Rosenthal, exprimée par la grande majorité des membres de la Chambre, lors de l'examen préliminaire des sections, suffirait dans des circonstances ordinaires pour décider l'auteur de la proposition à en faire le retrait immédiat. Mais, comme les objections qui ont été soulevées sont principalement dictées par des circonstances particulières, et passage de ces objections, M. Nedermeyer van Rosenthal a cru devoir, autant que possible, et dans la mesure du possible, une opinion contraire que porte son rapport sur les projets de loi relatifs à l'exécution de la Loi Fondamentale fut publié, et afin qu'on pût aussi en même temps connaître avec quelque certitude quel serait le résultat des observations faites par la Chambre au sujet de ces mêmes projets de loi.

Le moment attendu est aujourd'hui arrivé, dit-il; le 15 décembre 1845 le rapport préalable sur les projets de loi a été arrêté par la section centrale, et dès lors il est devenu de plus en

plus vraisemblable qu'il ne serait pas donné suite à ces propositions, jusqu'au moment où le gouvernement a fait connaître par un des ministres qu'il n'avait pas l'intention de soumettre ces projets de loi à la discussion publique.

Après avoir de nouveau développé l'esprit et les tendances de sa proposition, signalé l'influence que le changement des circonstances a dû exercer sur le jugement qu'on en avait porté préalablement, et après avoir, autant que possible, cherché à prouver que la proposition n'avait rien d'impopulaire, M. de Rosenthal a répondu à la plupart des objections soulevées contre sa proposition.

Il termine sa réponse en exprimant le vœu que ses collègues, reconnaissant que les circonstances ne sont plus aujourd'hui les mêmes, et mieux renseignés sur les tendances de sa proposition, lui viendront en aide pour obtenir une amélioration dont l'utilité, suivant M. de Rosenthal, n'est contestée par personne et que depuis six ans le pays a le droit d'attendre.

La quatrième classe de l'Institut royal des sciences, littérature et beaux-arts, a tenu le 14 de ce mois, à Amsterdam, sa seizième séance publique, dans le local de l'Institut.

Le président, M. H. H. Klyn, a ouvert la séance par un discours fort remarquable: *De la lutte dans le domaine des beaux-arts considérée comme noble et utile, au milieu de la lutte plus ardente des opinions et des systèmes parmi les peuples.*

Après ce discours qui fut écouté avec le plus vif intérêt, le secrétaire perpétuel de la classe, M. D. D. Büchler, a lu son rapport sur les travaux de la classe pendant ces deux dernières années. La restauration de la tombe des vice-amiraux Sweerts et Van der Zaan, dans l'église dite Oude Kerk, a eu lieu par l'intermédiaire de la coopération de la classe de l'Institut. C'est aussi par son intercession, et par suite du rapport favorable qu'elle avait fait à ce sujet, que le gouvernement a accordé à la Société pour l'encouragement de l'art musical, un subside nécessaire pour venir en aide aux efforts de la publication de l'importante collection des morceaux de musique des compositeurs nationaux du 16<sup>me</sup> siècle.

La classe s'est occupée avec une constante sollicitude de l'érection de la statue du Prince Guillaume I, confiée au talent de notre sculpteur Royer; et la tâche qu'elle s'était imposée à cet égard peut être considérée comme accomplie, aujourd'hui que les travaux préparatoires sont terminés, et que la statue sera incessamment érigée sur son monument.

L'échange de notes qui a eu lieu entre la classe et le ministre de l'intérieur au sujet des certificats pour les professeurs dans les écoles, et académies de dessin, a eu pour résultat de faire adopter une mesure qui rendra plus facile et plus certaine l'application des règlements déjà existants. La classe a fait un rapport favorable à l'application de la commission centrale de la société pour l'enseignement primaire, et elle a proposé l'enseignement primaire dans les écoles.

La classe n'a pu donner son adhésion à la proposition que lui avait faite l'autorité municipale d'Amsterdam de concourir à la formation de la commission d'examen et de surveillance pour la prochaine exposition de tableaux; elle a pensé qu'il n'est pas dans l'esprit de son institution de s'immiscer dans des affaires qui sont d'un intérêt purement local.

En énumérant les pertes douloureuses que la classe a faites parmi ses membres pendant cette dernière période, le rapporteur a rappelé en termes fort touchants les services rendus à la classe et aux sciences par les membres décédés, MM. Jacob de Vos, baron Verstolk de Soelen, Couwenberg et Fodor.

Ensuite il a été donné connaissance du résultat des prix mis au concours. La classe n'a reçu aucune réponse sur la question proposée relativement à la théorie de l'art musical; cette même question a été remise au concours. Ensuite on a arrêté un prix pour le meilleur tableau à l'huile dont le sujet est: *Saint Pierre et saint Jean au tombeau du Christ*. Le programme contenant les conditions du concours sera publié incessamment.

Succédant au secrétaire de la classe, M. D. J. van Lennep a rendu compte du résultat du concours pour le prix fondé par M. Jacques Henri Hœuft. Trois pièces de vers latins ont été envoyées à la classe de l'Institut, mais la commission d'examen n'a pas cru devoir décerner le prix proposé.

Sur l'invitation du président, M. J. A. Kruseman a lu une dissertation en réponse à la question de savoir *quels sont les éléments indispensables pour faire fleurir au jourd'hui les beaux-arts dans notre pays?* L'orateur a signalé la nécessité d'acquiescer généralement une connaissance plus approfondie des principes de l'art, et principalement de l'anatomie; celle de se former par l'analyse critique un meilleur jugement; et ainsi d'exercer une protection plus intelligente; et enfin la nécessité de produire un plus grand nombre d'ouvrages d'art. Après ce discours qui a été écouté avec le plus vif intérêt, le président a adressé à l'assemblée des paroles d'une convenance parfaite, et clos la séance.

On écrit de Zwolle: La Société de commerce vient de décider qu'elle débarrassera prochainement un grand nombre de fabricants de leur provision de calicots. Les circonstances actuelles sont peu favorables à la fabrication: les industriels attribuent cette déplorable situation à la baisse du prix courant des fils; mais la Société de commerce la considère comme le résultat d'une production trop considérable, et elle désire en conséquence que la production soit réduite avant rendre plus conforme aux besoins, afin d'éviter une réaction imminente.

Dans sa séance du 3 de ce mois, la direction de la Société de sauvetage de la province de Hollande-Méridionale, établie à Rotterdam, a résolu qu'il y a lieu de récompenser les personnes qui ont si courageusement sauvé l'équipage du navire néerlandais *Twee Cornelissen*, qui a fait naufrage à son retour de Batavia, le 28 décembre dernier.

A cette fin, la direction a décerné la médaille d'or au lieutenant de marine Nijkoll, la grande médaille en argent à Samuel Knight, et la médaille ordinaire d'argent à Thomas Knight, Samuel Knight, lejeune, Charles Knight, Wm Knight, George Hide, John Head, Thomas Mitchel, Thomas Alleborn, John Hurd, Richard Hide, James Alleborn, James Hide, le jeune, et Driscoll, tous habitants d'Eastbourne, comté de Sussex en Angleterre.

La Société de commerce des Pays-Bas leur a fait remettre par l'intermédiaire du consul des Pays-Bas à Londres, une somme de 100 livres sterling, et MM. H. J. van Lennep, J. van Lennep, les propriétaires de la ville de Zwolle, ont offert 100 livres sterling.

La Gazette d'Augsbourg du 11 annonce que la semaine dernière, ont commencé, à Berlin, au sein du cabinet, les discussions relatives au projet d'une constitution basée sur des Etats-Généraux. Il résulte de ces discussions, qu'on a abandonné le dessein de soumettre ce projet à la prochaine réunion des Etats-Provinciaux, et que la constitution va être établie par voie d'ordonnance. On dit les séances du cabinet très-animées, presque orageuses. L'opposition contre le nouveau projet a pour

## FEUILLETON DU JOURNAL DE LA HAYE. 23 AVRIL 1846.

### COMBAT NAVAL D'ABOUKIR.

Nelson avait eu l'habitude d'appréhender la flotte qui conduisait Bonaparte en Egypte; celle-ci échappa à sa surveillance. L'amiral anglais, désolé de n'avoir pas rencontré l'ennemi, qu'il avait trop tôt été chercher jusque sur la côte africaine, apprit le 28 juillet que la flotte française avait été aperçue quatre semaines auparavant, naviguant au sud-est de Candie. Nelson aussitôt prit le parti de retourner en Egypte. On fit force de voiles pour aller plus vite, et le 1<sup>er</sup> août, les vaisseaux anglais arrivèrent en vue d'Alexandrie. A quatre heures de l'après-midi, le même jour, le capitaine Hood signala la flotte française, embossée dans la baie d'Aboukir.

Les motifs qui l'avaient retenue sur cette côte, après le débarquement des troupes françaises, ne sont pas encore complètement éclaircis. Bonaparte, qui n'accepta jamais volontiers la responsabilité d'une défaite, dit expressément dans ses dépêches officielles au directeur, que le 6 juillet, avant de quitter Alexandrie, il avait écrit à l'amiral Bruyès d'entrer dans le port de cette ville, ou, s'il ne le pouvait, de se retirer à Corfou. Les faits, ainsi établis, ne sont pas exacts. Bonaparte avait prévu, dans sa lettre à Bruyès, une troisième hypothèse. La retraite à Corfou était subordonnée par lui à deux conditions, dont il supprimait l'une; la première, c'est qu'on pouvait abriter la flotte dans le port d'Alexandrie; la seconde, qu'on ne pouvait prendre dans la rade d'Aboukir une position assez forte pour se défendre contre un ennemi supérieur en forces.

Bruyès reconnut impossible d'occuper le port, où les vaisseaux de haut bord auraient eu peine à pénétrer et où toute la flotte aurait été bloquée par un seul navire ennemi. De concert avec un ingénieur et des officiers d'artillerie envoyés par Bonaparte, il étudia la rade d'Aboukir (ou de Bec-Bec, comme il l'appelle), et crut possible de s'y établir d'une manière sûre. « Si je suis assez heureux, dit-il dans une lettre datée du 7 juillet, pour m'installer de manière à ce que les batteries du rivage puissent protéger les deux extrémités de ma ligne, je regarderai ma position comme imprenable, au moins durant l'été et l'automne. » Le 13 juillet, il écrivait encore: « Je fortifie ma position pour le cas où je serais obligé de combattre à l'an-

ci; j'ai demandé deux mortiers à Alexandrie pour les établir sur le banc de sable; mais je crains bien moins pour cette extrémité de ma ligne que pour l'autre aile, contre laquelle, sans nul doute, les principaux efforts de l'ennemi seraient dirigés. »

La veille même de la bataille, c'est-à-dire le 30 juillet, Bonaparte lui répondit en termes exprès: « Les nouvelles que j'ai reçues des sondages me font penser que vous avez pu vous mettre à l'abri dans le port. » Et il ajouta: « Si ce n'est pas ainsi, l'amiral devrait se retirer à Corfou. Mais nous, avons vu, par ce qui précède, qu'il savait la flotte à Aboukir, et que, si elle y était restée, c'était surtout pour suivre à la lettre les instructions qu'il avait données. Car, comme Cortès ne songeait nullement à brûler ses vaisseaux, ni même à se séparer d'eux, ce que personne au monde n'a le droit de lui reprocher. »

Quoi qu'il en soit, au reste, les choses se présentaient ainsi à Nelson, quand la flotte française lui fut signalée: les ennemis étaient en ordre de bataille, dans une position que beaucoup d'excellents officiers avaient déclarée inattaquable. Le vaisseau de l'avant était serré contre une espèce d'îlot, ou banc de sable placé au nord-ouest, et le reste de la flotte décrivait une ligne courbe, dont le côté concave regardait la mer; la droite était défendue par des batteries placées sur le fort d'Aboukir.

Nelson n'eut pas plus tôt vu cette disposition qu'il se souvint à l'instant même de la manœuvre hardie que lord Hood avait essayée dans la rade de Gourjean, et qui avait manqué par suite des vents contraires: il résolut de pénétrer entre la ligne française et le rivage, de prendre ainsi entre deux feux, en y employant toute sa flotte, une partie des vaisseaux français, et de les écraser avant qu'on eût le temps de les secourir. Il calculait avec assez de raison que la ligne intérieure de la flotte française, celle qui regardait le rivage, devait être mal préparée pour un combat imprévu, et, ce qu'il ne savait pas, ce qui devait puissamment contribuer au succès de son entreprise, c'est qu'un tiers des équipages français étaient descendus à terre.

Toute la question se bornait donc pour lui à savoir si le passage serait praticable entre le vaisseau formant l'extrémité de la ligne ennemie et l'îlot ou le banc de sable dont nous avons fait mention. Bruyès ne l'avait pas supposé, mais Nelson trancha la question par un axiome à son usage: « Partout où l'ennemi peut abattre, dit-il, nous avons la place nécessaire pour jeter l'ancre. » M. Bruyès, capitaine de *Vanguard*, mis au courant de ce plan d'attaque, l'accueillit avec transport. « Si nous réussissons, s'é-

cria-t-il, que dira le monde? — Il n'y a pas de si, lui répliqua Nelson, nous réussirons très-certainement. Reste à savoir qui de nous vivra pour raconter la victoire. »

Ceux-là même qui la prévoyaient devaient penser qu'elle contenterait leur. Le nombre des vaisseaux de ligne était égal des deux côtés; mais les Français avaient l'avantage par la direction des navires, le nombre des canons et la force des équipages. Outre l'artillerie de 24 canons, les Français avaient 18 canons et le *Guillaume-Tell*, de 80 canons, pris en bloc par un autre vaisseau, et qui comptait mille deux cent trente hommes et onze cent quatre-vingt-seize canons; encore ne parlons-nous point de la batterie du fort d'Aboukir, composée de quatre pièces de grosse artillerie et de deux mortiers, sans compter quelques canons de moindre calibre. Les Anglais n'avaient que mille douze canons et huit mille cent soixante-huit hommes.

Nelson qui, depuis plusieurs jours, mangeait et dormait à bord, n'eut pas plus tôt vu l'ennemi, qu'il se fit servir à dîner, tandis qu'à son bord on préparait tout pour le combat; et, le repas fini, quand il renvoya ses officiers à leur poste: Demain, leur dit-il, quand il soit si tard, j'aurai gagné une paire ou ma place à Westminster. C'était la seconde édition de ce mot fameux: Westminster Abbey sur la victoire! Nous préférons, quant à nous, la première; mais la seconde peut donner une idée de ce que valent en Angleterre les distinctions aristocratiques.

L'amiral Bruyès ne soupait pas qu'on attaquerait le soir même. Ce fut un moment terrible pour tous que celui où l'escadre anglaise arrivait à toutes voiles dans la baie, il fallut bien se convaincre que le combat allait avoir lieu sur l'heure même. Le rivage était couvert d'une multitude d'Arabes, spectateurs ardents de cette lutte où le sort de leur pays semblait devoir se décider. Quand les vaisseaux anglais firent à portée de canon, toute la flotte française et les batteries de la côte ouvrirent leurs feux; les boulets arrivaient en foule sur les vaisseaux de l'avant-garde, mais, sans répéter un seul coup, ceux-ci continuaient à porter sur l'ennemi, les matelots s'occupant tous, les uns en haut des mâts à forcer les voiles, les autres à surveiller les cordages auxquels on a donné le nom de bras; tous enfin s'apprêtaient à jeter l'ancre.

Le *Goliath*, dépassant de vitesse un autre vaisseau, prit le poste d'honneur, mit la ligne d'attaque, et quand il eut atteint l'avant de la ligne ennemie, il gouverna entre deux navires, plus éloigné du centre et le banc de sable dont nous avons parlé, de manière à se placer, suivant les intentions de Nelson, entre la flotte française et le rivage. Il devait s'arrê-

M. de Rodelschwingh qui se montre en cela le successeur de M. de...

Quant au projet même, il ne veut l'établissement que d'une seule chambre; le contre-poids que forme dans les autres états constitutionnels la chambre haute étant réservé au roi et à l'administration qui ne doit rien perdre de ses pouvoirs organiques.

Nous laissons à la Gazette d'Augsbourg la responsabilité de cette nouvelle.

L'opposition, en Grèce, est acharnée après le ministre Coletti; mais le ministre tient bon, la majorité s'est ouvertement déclarée pour lui et elle lui reste fidèle.

Sur les derniers troubles en Pologne.

Cracovie, 12 avril.

(Correspondance particulière du Journal de Francfort.)

Les folles tentatives qui viennent d'être faites pour troubler la tranquillité de certaines provinces de l'ancienne Pologne, auront, il faut espérer, un résultat favorable, celui d'éclairer l'opinion publique et de l'édifier sur la moralité de cette propagande qui ne recule devant aucun moyen, même le plus odieux, pour parvenir à ses fins.

Que fait depuis quelques années la propagande en Italie? Elle a d'abord essayé de la révolte au grand jour, puis ayant échoué, elle se venge du mauvais succès de ses tentatives en assassinant traîtreusement dans l'ombre quelques obscurs agents du pouvoir.

Mais c'est en Pologne qu'il faut voir la propagande à l'œuvre. Depuis quelques années elle travaillait sourdement les populations polonaises soumises à la Russie, à la Prusse et à l'Autriche.

Elle devait éclater à Posnan au milieu de la nuit. Des mesures avaient été prises pour empoisonner en masse la garnison prussienne et toute la population allemande surprise au milieu de son sommeil, devait être égorgée.

plagiaire des Marat, des Danton, des Robespierre, la peine de mort est sa prima et ultima ratio; et lui, que les sourdes machinations des sociétés secrètes ont porté au pouvoir, il proscrit ces mêmes sociétés et promet la mort à ceux qui oseront en former quelque une.

C'est en Gallicie que le ciel s'est chargé de donner à la propagande la leçon la plus terrible. De longue main, elle travaillait les populations de cette province, et les idées subversives du communisme lui avaient paru l'arme la plus propre à l'exécution de ses projets.

Tel est le tableau raccourci de cette révolution que les journalistes français ont préconisée sur tous les tons et sur laquelle un évêque de France n'a pas craint d'appeler les bénédictions d'un Dieu de paix et de concorde.

contre la France, de nos jours, s'est arrogé la possession de l'Algérie, contre l'Angleterre qui, aux Indes, asservit sans cesse de nouvelles populations! Vous vous déchaînez contre la prétendue tyrannie sous laquelle gémissent les populations de l'ancienne Pologne...

épargnées, et le bâton de l'intendant tombait sur le dos du malheureux qui n'avait point respecté les plaisirs du seigneur. Ces faits, je le répète, sont notoires, ce sont eux qui ont soulevé le paysan contre le noble, et non, comme on l'a perfidement raconté, le prix du sang offert par le gouvernement autrichien.

Nouvelles de l'Inde.

Le paquebot anglais l'Achéron, parti de Malte le 12, est entré le 16 à Marseille, avec la valise des Indes. Les nouvelles qu'il apporte sont de Bombay à la date du 16 mars, de Calcutta 7 du même mois, et de la Chine, 22 janvier.

En voici le résumé succinct: Un calme parfait a succédé à l'agitation politique qui pendant plus de quatre mois a régné aux Indes: depuis l'arrangement intervenu entre sir Henry Hardinge et Goulab-Singh, et depuis la visite du jeune maharajah au camp anglais, tout a marché à souhait pour la puissance britannique.

L'armée khalsa, bannie de tous les cantons de l'Inde, par le Bombay-Times, s'est débandée; tous ses canons sont tombés en notre pouvoir et ont été joints aux 220 qui étaient déjà en nos mains. Nos troupes ont établi leur camp devant Lahore le 20 de ce mois; le même jour, le maharajah a été escorté jusqu'à son palais par une garde d'honneur.

Le Scinde est généralement tranquille; le choléra y sévit sur plusieurs points.

En Chine, et surtout à Canton, l'attitude de la population envers les étrangers est toujours assez hostile pour inspirer des inquiétudes.

Nouvelles de Brésil.

Dans une séance de la chambre des députés du Brésil, M. Ferraz, député de Bahia, a interpellé le gouvernement sur les affaires de la Plata. Nous reproduisons son interpellation et la réponse du ministre des affaires étrangères.

M. Ferraz: Monsieur le président, les journaux français annoncent que le gouvernement du Brésil a demandé l'intervention de l'Angleterre et de la France pour les affaires de la Bande-Orientale. Je ne puis pas le croire, car le Brésil est un grand royaume de l'empire.

M. le ministre des affaires étrangères: L'honorable député désire que je m'explique sur ce qui a été dit de la mission de M. le vicomte d'Abrañas. Tout le monde sait qu'il fut nommé ministre plénipotentiaire près la cour de Berlin, avec une mission relative à l'union des douanes allemandes.

Il résulte de cette déclaration que les journaux qui ont justifié l'intervention anglo-française par la demande du Brésil et par le traité qui aurait signé à cet égard M. d'Abrañas, ont vécu ou fait vivre leurs lecteurs sur un mensonge.

ter derrière le Guerrier qui occupait l'extrémité de la ligne ennemie, mais son ancêtre lui manquant, il fut remplacé jusqu'au second vaisseau, le Conquérant, derrière lequel il arriva, faisant déjà feu de tous ses canons.

Le Zealou, qui venait après le Goliath, et qui avait vu sa fausse manœuvre, prit la place qu'il aurait dû occuper derrière le Guerrier, et commença un feu si bien nourri, qu'au bout d'un quart d'heure les deux vaisseaux étaient complètement dématés.

Le troisième vaisseau qui prit à revers l'avant-garde ennemie fut l'Orion, commandé par sir J. de Saumarez; il passa au large du Zealou, et aussi longtemps que ses canons de babord portèrent sur le Guerrier, il ne cessa d'entretenir leurs feux; puis, passant au dedans du Goliath, il coula une frégate dont le feu incommodait ce dernier navire; se relevant de rebat sur la ligne française, il alla jeter l'ancre entre le bosquet de babord du Franklin et l'arrière du Peuple souverain, recevant le feu des deux navires et leur ripostant à tous deux.

Le quatrième vaisseau qui se présenta, accablant de boulets le Guerrier et le Conquérant, s'attacha définitivement à ce dernier navire; pour attaquer le Peuple souverain. Le Thelem, qui suivait l'Audacious, abattit les deux mâts de ce navire, le grand mât et le mât de misaine qui restèrent au Guerrier, et il alla jeter l'ancre derrière le Spartiate, le troisième grand vaisseau de la ligne française.

Si nous nous sommes bien représentés les neuf premiers vaisseaux de la flotte commandée par Bruyes, pris à revers par cinq vaisseaux anglais, et tandis que ces derniers se plaçaient ainsi entre le rivage et l'ennemi, Nelson lui-même, sur le Vanguard, allait prendre position à l'extrémité de la ligne, et à demi-portée de pistolet devant ce même Spartiate que le Thelem, à cette part, accablait de son feu.

nous l'avons dit, 120 canons, et dont la force était à celle du Bellérophon dans la proportion de sept à trois. Le franc tillac seul de l'Orient lançait plus de boulets que toute la bordée du Bellérophon. La Défense prit position à l'avant du Minotaur, et en face du Franklin, le sixième vaisseau de la ligne française.

Le Majestic, pris dans les manœuvres d'un des vaisseaux français qui était à l'arrière de l'Orient, souffrit quelque temps sous le feu de ce trois-ponts qui lui causa des avaries considérables; mais il se dégagna bientôt, et allant accoster l'Heureux, le neuvième vaisseau français, il se trouva aussi sous le feu du Tomate, qui occupait la huitième place.

Les quatre autres vaisseaux de la flotte anglaise, détachés avant, eurent signalé l'ennemi, se trouvant, lorsque l'ennemi commença à tirer, à dire à six heures et demie du soir, fort éloignés de la baie. Vers sept heures, la nuit tomba, et l'on eut plus pour éclairer cette lutte sanglante, que les éclairs intermittents de l'artillerie. Le capitaine Troubridge, commandant le Calloden, était à deux lignes derrière l'escadre anglaise. Comme les autres capitaines détachés, il accourut au bruit de la canonnade, mais à mesure qu'il avançait, l'obscurité toujours croissante aggravait les difficultés de la navigation, et tout à coup, au moment où il venait de mesurer onze pieds de fond, il se trouva échoué sur la rive. Ni ses efforts ni ceux du Leander et du brick Mutine qui virent à son aide, ne purent le dégager assez tôt pour qu'il pût prendre part au combat.

Ces navires, au contraire, arrivèrent dans la baie, et, malgré l'obscurité prirent position comme ils l'auraient fait en plein jour. Le capitaine de la Swiftsure donna même une preuve de sang-froid tout à fait remarquable: Nelson avait ordonné à ses navires de hisser quatre lumières horizontales à la pointe du mât d'artimon, dès que la nuit rendrait nécessaire ce moyen de reconnaissance; l'officier en question vit arriver à lui un bâtiment qui ne portait pas ce signal et qui, au premier abord, lui semblait une voile ennemie.

Cependant il défendit à ses canons de tirer sur ce vaisseau qui lui paraissait en trop mauvais état pour s'échapper par hasard; il était français, mais il eut à sa félicité de sa prudence, car le navire en dérive que le mouvement des flots poussait ainsi vers lui, n'était autre que le Bellérophon, échoué par le rivage ennemi qu'il avait choisi. Tous ses mâts et tous

ses câbles étaient hachés par les boulets: il avait près de deux cents hommes tués ou blessés; ses lampes de reconnaissance, depuis longtemps éteintes par-dessus bord, n'avaient pas été remplacées. Le Swiftsure, informé de l'état des choses, alla prendre aussitôt la place que le Bellérophon venait de quitter; tandis que d'un côté ses canons balayaient la hanchette du Franklin, de l'autre il donnait en plein dans les bossoirs du vaisseau amiral français. Au même moment, l'Alexander, passant sous l'arrière de l'Orient, jeta l'ancre à babord de sa poupe, le canonnant au feu, et balayant ses ponts sous une fusillade bien nourrie; enfin un dernier navire arriva pour compléter la destruction de l'ennemi; c'était le Leander, qui, ne pouvant réussir à dégager le Calloden, s'avancait pour prendre l'amiral français par le travers des écuillers, mais le Franklin était si près de l'Orient que cette manœuvre ne pouvait d'aucune façon s'accomplir, et le Leander en fut réduit à l'essayer contre le Franklin lui-même, et dans un instant de bout en bout les deux navires français. L'Orient, cette énorme forteresse flottante, se trouvait donc entourée d'ennemis et de toutes parts recevait une grêle de projectiles destructeurs.

Jamais peut-être dans un espace aussi resserré, la mort n'avait servi sous des formes aussi diverses et aussi terribles: deux mille bombes à feu, servies avec une merveilleuse activité, maintenaient sur les flots obscurs une laetir rougeâtre, que chaque bordée rendait plus vive, tour à tour sur chaque point de la baie, des masses de flammes et de fumée, qui cette étroite enceinte vomissait sans cesse, lui donnaient l'aspect d'un volcan tout à coup ouvert au sein des ondes. Après deux heures de combat, la victoire se déclarait en faveur des Anglais; neuf heures n'étaient pas encore sonnées, que trois vaisseaux de ligne français avaient amené pavillon et que deux autres, complètement dématés, étaient réduits à l'état de carcasses inertes.

L'Orient continuait sa résistance héroïque, mais l'incendie était dans ses flancs: comprimé sur un point, il repaissait bientôt à l'autre extrémité du navire. Le feu du Swiftsure, dirigé avec une fatale précision sur le pont central, rendait inutiles tous les efforts qu'on faisait pour l'éteindre; les mâts et le gréement prenant feu, l'immense vaisseau devint comme un fanal éblouissant, aux clartés duquel les Anglais purent distinguer le premier fois les terribles résultats de leurs téméraires manœuvres: le feu redoubla de fureur, et les cris unanimes de tous les canonniers éclatèrent tour à tour devant chaque pavillon amené par l'ennemi.



Ce que la pays croira aussi longtemps que le ministère actuel restera sur ses bancs...

Quelles sont les causes véritables de la retraite de M. Van de Weyer et de l'honorable M. d'Hoffschmidt?

M. d'Hoffschmidt donne quelques explications sur la part qu'il a prise dans la crise ministérielle...

VARIÉTÉS.

LES JEUX A PARIS.

Toutes les nouvelles de Paris, aujourd'hui, sont écrites sur des jeux de cartes.

Le lansquenét s'est établi dans le monde parisien en même temps que la polka, il y a environ deux ans. La polka s'est éteinte...

Jamais la fureur de jouer ne s'était élevée à ce degré; jamais on n'avait vu tant de mains cupides...

De temps en temps on nous apprend que la police a fait une descente dans une maison où l'on donnait à jouer...

Mais on se promène ces rares escarpouches au milieu de la foule...

Et toujours en ces jours scandaleux, ceux d'aujourd'hui forment un monde à part...

Dans les conditions où on le place, le jeu est devenu une affaire, un commerce...

Car il a gagné cette nuit au lansquenét. Car il a gagné que l'on ne joue dans ces réunions.

On a vu quelques fortunes changer de main dans le court espace d'une semaine...

Après avoir joué, la fortune d'un joueur peut se trouver à l'inverse...

Après avoir joué, on se trouve à l'inverse de ce qu'on était au commencement...

Cela se voit chez vous, monsieur.

Cela se voit chez vous, monsieur.

Cela se voit chez vous, monsieur.

Cela se voit chez vous, monsieur.

Cela se voit chez vous, monsieur.

Cela se voit chez vous, monsieur.

Cela se voit chez vous, monsieur.

Cela se voit chez vous, monsieur.

les huissiers avaient saisi mes meubles, et mon propriétaire m'avait donné congé...

Voilà comment les choses se passent dans ce monde dégoûté. Il y a quelques jours encore...

Au milieu de ces désastres, les joueurs poursuivent leur carrière avec une apparente sérénité. Ils flânent pendant le jour et ils travaillent toute la nuit...

Banquo — est le dernier mot, le mot suprême, le mot cabalistique du lansquenét. Banquo signifie: — Je tiens tout le jeu...

Un homme d'un âge mûr et d'un extérieur respectable, que le hasard avait conduit à s'aventurer...

Lorsqu'il se fut éloigné, les joueurs, saisis de dédain et de pitié, s'écrièrent avec le ton et le style qui leur sont familiers: — Quel est ce pingre, ce pleutre, ce rafflé?

Voilà l'esprit de ces messieurs. L'esprit, chez eux, est à l'unisson de tout le reste.

Mais la médaille a bien un autre revers. Ceux qui sont entrés purs dans cette voie parviennent difficilement à se maintenir dans les règles étroites de la probité.

Apporter au jeu une fortune suffisante pour couvrir toutes les mauvaises chances, c'est une sottise...

Quand l'argent manque, l'honneur supplée à cet inconvénient. Il s'agit seulement d'avoir de l'assurance.

Le code du jeu, — car le jeu aussi a son code, — exige que les cartes issues des cartes soient renouées dans le délai de vingt-quatre heures...

La scène s'est passée l'autre jour, ou plutôt l'autre nuit, après souper, dans un de ces restaurants à la mode...

La scène s'est passée l'autre jour, ou plutôt l'autre nuit, après souper, dans un de ces restaurants à la mode...

La scène s'est passée l'autre jour, ou plutôt l'autre nuit, après souper, dans un de ces restaurants à la mode...

La scène s'est passée l'autre jour, ou plutôt l'autre nuit, après souper, dans un de ces restaurants à la mode...

La scène s'est passée l'autre jour, ou plutôt l'autre nuit, après souper, dans un de ces restaurants à la mode...

La scène s'est passée l'autre jour, ou plutôt l'autre nuit, après souper, dans un de ces restaurants à la mode...

qui avait tenu les cartes l'arrêt et lui dit: — Un instant, monsieur, avant de vous laisser prendre mon argent...

A ces mots, le forban se recria d'autant plus vivement qu'il n'était pas en état de donner la preuve demandée.

— Je m'incline devant cet arrêt, reprit le perdant, mais je ne garde pas moins l'argent comme un à-compte sur ce que vous me devez.

— C'est vrai, mais je n'en suis pas moins malheureux, car j'ai eu l'impudence d'accepter en paiement quelques créances pour diverses sommes que vous avez perdues...

Cette fois la galerie donna raison au créancier substitué. Le lendemain le forban, qui était un homme habile à tous les jeux d'adresse, vint lui demander raison...

— Volontiers, monsieur, répliqua l'autre, j'aurais des ordres dès que vous m'auriez payé...

— Ma foi, répondit effrontément l'homme au banquo, j'aime mieux vous devoir toute ma vie que d'obtenir satisfaction à ce prix.

Les fourberies de ce genre ne sont que le prélude à de plus graves égarements vers lesquels on se précipite...

Combien de chutes honteuses n'a-t-on pas signalées dans ces derniers temps! C'étaient pour la plupart des jeunes gens qui sur le droit chemin auraient trouvé la vie aisée et riante...

Mon cher ami, je suis ruiné et perdu. Hier soir, comme je me promenais dans le jardin, j'ai voulu contracter la fortune...

En réponse à ce billet, le chevalier de Lansquenét reçut une boîte soigneusement enveloppée, frottée et bouchée.

L'excellent ami! pensait-il. J'ai eu l'air inspiré en lui écrivant. Je vais trouver dans cette boîte, qui est agréablement lourde, une lettre par laquelle le même conseil de quitter la France...

Tout en faisant ces réflexions riantes, il ouvrit la boîte. Il n'y trouva ni lettre ni argent.

Mais laissons là ce triste chapitre des mœurs parisiennes, mœurs exceptionnelles, heureuses...

Table with financial data titled 'Cours des Fonds Publics. Bourse d'Amsterdam du 21 Avril.' Columns include location, instrument type, and prices.